

LE SENS DE MA VIE



Traduction et postface
de Georges-Elia Sarfati
« L'œuvre de V. Frankl »



Titre original :

Was nicht in meinen Büchern steht

© 1995 Quintessenz MMV Medizin Verlag GmbH,
München. 2002 Beltz Verlag, Weinheim Basel

Une première édition en langue française a paru en 2014
chez InterÉditions sous le titre :
Ce qui ne figure pas dans mes livres

Illustration de couverture : © Artefact / Alamy Stock Photo

© InterÉditions 2014 pour la première édition
en langue française

© Dunod 2019, 2023 pour les éditions de poche
11 rue Paul-Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN 978-2-10-085314-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mes parents

Ma mère descendait d'une vieille famille patriecienne établie à Prague. Oskar Wiener¹, l'écrivain allemand immortalisé par Gustav Meyrink² comme l'un des personnages du *Golem*, était son oncle. J'ai vu ce dernier mourir dans le camp de concentration de Theresienstadt alors qu'il était aveugle depuis longtemps. Parmi les ancêtres de ma mère, on compte aussi Rashi³, qui vécut au XII^e siècle, ainsi que le Maharal⁴, le fameux Grand Rabbin de Loew.

1. Oskar Wiener (1873, Prague-1944). Poète, écrivain, feuilletoniste et éditeur, mort en déportation.

2. Gustav Meyrink (1868, Vienne-1932, Starnberg). Écrivain autrichien, collaborateur à *Simplicissimus*, auteur de romans fantastiques dans le style de E.T.A. Hoffmann et E.A. Poe. *Le Golem* (1915) est son roman le plus célèbre.

3. Rashi (1040, Troyes-1105, Troyes). Acronyme de Rabbi Salomon ben Isaak. Commentateur de la Bible et du Talmud.

4. Maharal. «Ma Ha Ral» est l'abréviation du titre «Morenou Ha-Rav Loew» qui désigne Jehuda Ben Bezalel Loew (Rabbi Loew), désignation qui signifie «Notre Maître, le Rabbi Loew».

J'ai appris tout cela en consultant un arbre généalogique que j'ai eu l'occasion d'apercevoir un jour.

À Vienne, j'ai failli naître dans le fameux Café Siller. C'est là que ma mère ressentit les premières contractions, par un bel après-midi de printemps, le 26 mars 1905. Mon anniversaire coïncide d'ailleurs avec le jour de la mort de Beethoven. C'est à ce propos que l'un de mes camarades de classe a écrit avec beaucoup de malice : « Un malheur n'arrive jamais seul. »

Ma mère était une femme de grand cœur, profondément religieuse. Aussi n'ai-je jamais compris pourquoi l'enfant que j'étais se comportait comme une véritable « peste », ainsi qu'on me l'a rapporté. Tout petit, je n'acceptais de dormir qu'après qu'elle m'eût chanté la berceuse « Longtemps, il y a longtemps... ». Les paroles ne m'importaient guère à cette époque, et ma mère m'avoua plus tard qu'elle les changeait souvent pour « Reste tranquille petite peste, longtemps, il y a longtemps... » Seule comptait la mélodie pourvu qu'elle fût juste.

J'étais tellement attaché à la maison de mes parents que je souffris d'une terrible nostalgie pendant les premières semaines et les premiers mois de mon internat, voire les premières années, à l'époque où je devais assurer des gardes de nuit dans les différents hôpitaux où je travaillais. Je voulais passer mes nuits à la maison – au moins une fois par semaine les premiers temps, et par la

suite une fois par mois, chaque fois que l'occasion m'en était donnée. Plus tard, je ressentis toujours le besoin de rentrer à la maison au minimum à l'occasion de chaque anniversaire.

Après la mort de mon père à Theresienstadt, je suis resté seul avec ma mère. Je pris alors l'habitude de l'embrasser chaque fois que je la croisais ou que je lui disais au revoir. Je faisais cela pour être certain que, dussions-nous être séparés, nous nous serions toujours quittés en paix.

Ce moment vint lorsque je fus déporté à Auschwitz avec Tilly, ma première femme. Juste avant de prendre congé de ma mère, je lui demandai de me bénir. Je n'ai jamais pu oublier ses larmes, jaillies du plus profond de son cœur : « Oui, oui, je te bénis », tandis qu'elle me donnait sa bénédiction. Moins d'une semaine après, elle fut elle-même déportée à Auschwitz et directement envoyée à la chambre à gaz.

À Auschwitz, je pensais très souvent à ma mère. À chaque fois, je me représentais la scène de nos futures retrouvailles. Et que pouvais-je imaginer, sinon que je tombais à genoux devant elle et, selon l'image convenue, que je baisais l'ourlet de sa robe ?

En comparaison de ma mère, dont je viens d'évoquer la bonté et la piété, je dirais que mon père était d'un tempérament très différent. Il avait une philosophie personnelle tout à fait spartiate, ainsi qu'un grand sens du devoir et de solides

principes, auxquels il est toujours demeuré fidèle. Je suis moi-même très perfectionniste, et cela, je le tiens de mon père. Le vendredi soir, il nous obligeait, avec mon frère aîné, à lire la prière en hébreu. Quand nous faisons des fautes – ce qui était le cas, la plupart du temps –, nous n'étions certes pas punis, mais il n'y avait pas non plus de récompense. À l'inverse, chaque fois que nous lisions le texte sans faute, nous étions récompensés de dix heller. Mais cela n'arrivait que quelques fois par an.

La philosophie de mon père n'était pas seulement spartiate, elle était aussi stoïque – à ceci près qu'il était d'un naturel plutôt sanguin. Un jour, dans un accès de colère, il brisa une canne de montagne en me frappant. En dépit de cela, il a toujours incarné la justice à mes yeux. Et, comme père, il nous a toujours procuré un sentiment de sécurité.

Pour l'essentiel, je tiens de mon père. Les traits de caractère que j'ai hérités de lui, ajoutés à ceux qui me viennent de ma mère, peuvent expliquer la tension qui règne dans ma personnalité.

Un jour, un psychologue de la clinique psychiatrique d'Innsbruck m'a fait passer le test de la tache d'encre mis au point par Rorschach⁵. En découvrant les résultats, il me dit qu'il n'avait jamais observé un tel écart entre, d'un côté, une

5. Hermann Rorschach (1884, Zurich-1922, Herisau). Psychiatre suisse, inventeur d'un test projectif dont l'interprétation méthodique permet de caractériser les tendances psychologiques du sujet.

extrême rationalité, et de l'autre, une profonde sensibilité. J'ai simultanément hérité la première de mon père, et la seconde de ma mère.

La famille de mon père venait de Moravie du Sud, qui faisait alors partie de la monarchie austro-hongroise. Il était lui-même le seul fils d'un pauvre artisan relieur, et je sais qu'il a souvent dû se priver de manger tout au long de ses études secondaires ainsi qu'au début de ses études de médecine, auxquelles il fut finalement obligé de renoncer pour des raisons financières. Il entra alors dans la fonction publique et réussit à obtenir le poste de directeur de cabinet du ministre du service social. Avant de mourir d'une pneumonie aggravée de privations à Theresienstadt, le Herr Direktor fut aperçu en train de racler des épiluchures de pommes de terre au fond d'une poubelle à moitié vide.

Quand, plus tard, je fus transféré de Theresienstadt au camp de Kaufering, où nous souffrions terriblement de la faim, j'en vins à mieux comprendre mon père, car c'était moi cette fois qui raclais, sur la terre gelée, un minuscule bout de carotte avec mes ongles.

À un moment donné de sa carrière, mon père fut le secrétaire particulier du ministre Joseph Maria von Bärnreither⁶. Ce haut fonctionnaire

6. Joseph Maria von Bärnreither (1845, Prague-1925, Teplitz, aujourd'hui en République tchèque). Homme politique autrichien, auteur d'importants *Mémoires*.

était l'auteur d'un livre sur la réforme du système pénitentiaire dans lequel il évoquait son expérience personnelle de l'Amérique. C'est alors qu'il était en fonction en Bohême qu'il dicta le manuscrit de ce livre à mon père, qui avait été sténographe au Parlement pendant dix ans.

Le ministre était resté perplexe devant le fait que mon père évitait les repas quand il était invité. Un jour, il lui en demanda la raison. Mon père expliqua qu'il ne mangeait que de la nourriture casher (ce qui fut de règle dans notre famille jusqu'à la Première Guerre mondiale). Dès lors, le ministre chargea son cocher de rapporter de la nourriture casher deux fois par jour d'un village voisin, afin que mon père pût se nourrir d'autre chose que de pain, de beurre et de fromage.

Le service dans lequel mon père a travaillé quelque temps était dirigé par un chef de section qui lui demanda une fois de rédiger le compte rendu d'une réunion. Mon père refusa parce que c'était Yom Kippour, le jour le plus important de l'année pour le judaïsme – un jour de jeûne et de prière pendant lequel il est interdit de travailler. Le chef de section menaça alors mon père d'une sanction disciplinaire. Mais, même confronté à cette menace, mon père persista dans son refus de transgresser Yom Kippour et, pour cette raison, fut sanctionné.

Mon père était religieux, mais non dépourvu d'esprit critique. Il aurait pu devenir le premier Juif

libéral d'Autriche, l'un des pionniers de ce qui fut appelé, par la suite, « judaïsme réformé », notamment en Amérique. J'ai déjà évoqué quels étaient ses principes, mais je voudrais en dire davantage à propos de son stoïcisme.

Alors que nous étions emmenés de la gare de Bauschowitz au camp de Theresienstadt, mon père transportait sur son dos tout ce qu'il possédait dans une grande boîte à chapeau. Tandis que les autres étaient sur le point de céder à la panique, il souriait en leur répétant constamment : « Gardez votre bonne humeur, car Dieu est avec nous. »

Il est probable que les ancêtres de mon père venaient d'Alsace-Lorraine. On m'a rapporté une anecdote qui s'est passée à l'époque des campagnes napoléoniennes, alors que les troupes de l'empereur défilaient dans le village où mon père devait naître plus tard. Ce village se trouve en Moravie du Sud, à mi-chemin de Vienne et de Brünn. Les grenadiers de Napoléon I^{er} y étaient cantonnés. L'un des soldats avait interpellé une jeune fille, cherchant à se renseigner sur une famille du coin à laquelle il était chargé de donner le bonjour d'Alsace-Lorraine. Or, il se trouva que la famille en question était celle de la jeune fille. Le soldat demanda alors à être conduit chez eux. Il leur apprit qu'il était originaire d'Alsace-Lorraine, mais que l'un de ses ancêtres avait émigré de ce village reculé de Moravie autour de 1760.

Parmi le peu de choses que j'avais pu faire entrer en contrebande dans le camp de Theresienstadt, il y avait une fiole de morphine. Alors que mon père était en train de mourir d'un œdème pulmonaire, et qu'il luttait pour respirer à l'approche de la mort, je lui injectai la dose de morphine pour le soulager de sa souffrance. Il avait alors quatre-vingt-un ans et mourrait de faim. C'était pourtant une deuxième pneumonie qui précipitait sa mort.

Je lui demandai :

« As-tu toujours mal ?

– Non.

– As-tu besoin de quelque chose ?

– Non.

– Veux-tu me dire quelque chose ?

– Non. »

Je l'embrassai et je partis. Je savais que je ne le reverrais plus vivant. Mais j'éprouvais le sentiment le plus merveilleux qu'on puisse imaginer. J'avais fait tout ce que je pouvais. J'avais choisi de rester à Vienne pour mes parents, et maintenant je venais d'accompagner mon père, à la limite de ses forces, en lui évitant l'inutile agonie de la mort.

Alors que ma mère portait le deuil, le rabbin Ferda, qui était tchèque et qui avait connu mon père, vint lui rendre visite au camp. J'étais là lorsque Ferda, pour consoler ma mère, lui dit que mon père était un *Tsadik* – un homme juste. Ceci confirme ma conviction que la justice était l'un

des principaux traits de caractère de mon père. Son propre sens de la justice devait être enraciné dans une foi inébranlable en la justice divine. Je ne peux m'expliquer autrement l'origine de l'adage qu'il avait fait sien, et que je l'entendais si souvent répéter: «Je tiens par la volonté de Dieu.»

2

Mon enfance

Je suis né dans un appartement, au dernier étage du 6 de la rue Czernin, dans le deuxième arrondissement de Vienne.

Si j'ai bonne mémoire, c'est mon père qui fut le premier à m'apprendre qu'au numéro 7, presque en face de chez nous, le Dr Alfred Adler avait vécu quelque temps. Ainsi, la logothérapie – « la troisième école viennoise de psychothérapie » – avait vu le jour non loin de la deuxième école viennoise, celle de la « psychologie individuelle » d'Adler.

À quelques pas de l'avenue du Prater, de l'autre côté de notre immeuble, s'élevait le bâtiment où Johann Strauss avait composé *Le Beau Danube bleu*, le second, et non-officiel hymne national autrichien.

La logothérapie elle-même est donc apparue non loin de mon lieu de naissance. Mais les livres que j'ai publiés ont tous été écrits dans l'appartement où nous avons vécu après mon retour des camps de concentration. Le bureau, dans lequel

j'ai dicté mes livres avec toutes les « douleurs de l'enfantement », je l'ai un jour appelé « le bureau d'accouchement ».

C'est à l'âge de trois ans que j'ai décidé de devenir médecin, et cette décision a probablement fait très plaisir à mon père. Les autres métiers auxquels les enfants de mon âge rêvaient – garçon de cabine à bord d'un bateau ou officier dans l'armée –, je les réinventais librement en exprimant le désir de devenir médecin de marine ou médecin militaire.

Mais au-delà de mon intérêt pour l'exercice de la médecine, je me suis aussi très tôt intéressé à la recherche. Je me revois disant à ma mère, alors que je n'avais que quatre ans : « Je sais, Maman, comment on invente des médicaments. Parmi tous ceux qui veulent en finir avec la vie, il suffit de choisir quelques individus qui, par ailleurs, sont aussi malades. Tu leur donnes toutes sortes de choses à manger et à boire, comme du cirage ou de l'essence. S'ils survivent à ce traitement, eh bien on considérera qu'on a découvert les médicaments appropriés à leur maladie ! » Et dire que mes détracteurs m'accusent de ne pas m'impliquer assez dans la recherche !

À peu près à la même époque, un soir, juste avant de m'endormir, je fus soudain troublé par l'idée jusque-là inconnue qu'un jour, je devrais mourir. Ce qui me troubla alors, comme ce fut le

cas tout au long de ma vie, n'était pas la crainte de mourir en tant que telle, mais la question de savoir si le caractère éphémère de la vie pouvait réduire son sens à néant.

En fin de compte, ce conflit intérieur m'amena à apporter cette réponse: d'un certain point de vue, c'est la mort elle-même qui confère un sens à la vie. Plus encore, le caractère éphémère de l'existence ne peut en aucun cas avoir raison de son sens, parce que rien de ce qui est advenu n'est irrémédiablement perdu. Toute chose est irrévocablement conservée.

C'est grâce au passé que les choses sont sauvées et préservées de leur caractère éphémère. Quoi que nous ayons fait ou créé, quoi que nous ayons appris et expérimenté, tout cela nous l'avons délivré grâce au passé. Rien ni personne ne peut l'annuler.

L'enfant que j'étais déplorait, principalement à cause de la Première Guerre mondiale, de ne pouvoir réaliser deux désirs qui lui tenaient à cœur. Je voulais devenir scout et posséder une bicyclette. D'un autre côté, je réussis à obtenir quelque chose que je n'avais pas même osé espérer. Parmi les centaines de garçons qui jouaient dans les cours d'école, je réussis à battre celui qui était réputé le plus fort en lui faisant une clef de bras.

Tout jeune homme, je rêvais d'écrire une nouvelle. L'intrigue? Quelqu'un cherche fébrilement

un cahier qu'il vient de perdre. Au moment de le rendre à son propriétaire, l'honnête personne qui l'a retrouvé se met en tête de comprendre la signification des étranges notes qui figurent dans les pages du journal. Ces notes, ce sont les mots-clés qui permettent à l'auteur de se remémorer ses «vacances secrètes», ainsi qu'il appelle les coups de chance qu'il a pu avoir. Par exemple, à la date du 9 juillet, le journal mentionne : « Gare, Brünn. » Ce jour-là, alors qu'il était âgé de deux ans, ses parents l'avaient quitté des yeux un court instant et l'enfant était descendu sur la voie. Un train s'apprêtait à partir. Son père, qui le cherchait, l'avait aperçu en entendant le sifflet et avait couru vers lui juste avant que le train ne s'ébranle. Heureux enfant ! Ce petit garçon, c'était moi.

Enfant, j'avais un sentiment naturel d'assurance et de sécurité. Cela ne me venait pas de considérations psychologiques, mais était dû à l'environnement dans lequel je vivais.

L'un de mes souvenirs d'enfance les plus significatifs remonte à mes cinq ans. Pendant nos vacances à Hainfeld, un matin ensoleillé, je m'éveillai. Les yeux encore clos, j'étais envahi par un sentiment d'extase complète, le sentiment d'être à l'abri, protégé de tout danger. Lorsque j'ouvris les yeux, mon père était là, penché sur moi et souriant.

À présent, je voudrais dire quelques mots sur mon développement sexuel. J'étais un petit garçon

lorsque mon frère aîné et moi, au cours d'une sortie familiale dans la forêt de Vienne, découvrîmes un paquet de cartes postales pornographiques. Nous n'étions ni choqués ni surpris, et nous ne comprîmes pas pourquoi notre mère nous arracha si vite les photos des mains.

Plus tard – je devais peut-être avoir huit ans –, le sexe se mit à exercer sur moi une sorte de fascination secrète. La cause immédiate en était la présence chez nous d'une servante hardie qui nous montrait son corps (parfois séparément, parfois à tous les deux en même temps). Elle nous autorisait à en dévêtir la partie la plus aimable. En faisant semblant d'être endormie, à même le sol, elle nous encourageait à ce genre de jeux, même avec le plus intime d'elle-même. Après quoi elle nous enjoignait toujours très sévèrement de n'en rien dire à nos parents, car cela devait rester notre secret.

Pendant des années, je connus un sentiment de crainte – celle d'avoir commis quelque chose de mal, même dans des situations où ce sentiment n'avait pas le moindre rapport avec le sexe, à cause de la façon dont la servante me regardait, en agitant son index : « Vicky, sois gentil sinon je révèle le secret à Maman ! » Ces quelques mots suffisaient pour me faire obéir au doigt et à l'œil, jusqu'au jour où je surpris ma mère en train de demander : « Mais de quel secret s'agit-il ? » Et la

servante de lui répondre: «Oh, rien de bien méchant. Il a mangé un peu de confiture.» Au moins sa crainte de me voir révéler quelque chose à ma mère était-elle justifiée.

Je me souviens très bien d'avoir un jour dit à mon père: «Papa, je ne t'ai pas dit que Marie et moi nous avons fait un tour hier, n'est-ce pas?» C'était ma façon à moi de garder un secret. Imaginez qu'un jour, j'aie dit à mon père: «Papa, je ne t'ai pas dit qu'hier j'ai joué avec le sexe de Marie, n'est-ce pas?»

Par la suite, j'ai fini par comprendre qu'il y avait un lien entre la sexualité et le mariage, et ce avant même d'avoir pris conscience du rapport qui existe entre la sexualité et la naissance. Je devais encore être au lycée quand je pris la décision que, plus tard, lorsque je serais marié, je ferais tout pour rester éveillé, au moins pendant un petit moment, de manière à ne pas manquer l'occasion d'avoir des relations sexuelles avec ma future femme pendant que nous «dormirions ensemble». Je me disais en moi-même: «Faut-il que les gens soient à ce point stupides pour rater quelque chose d'aussi beau en dormant?» J'étais résolu à en jouir, pleinement éveillé...

À l'occasion de vacances en famille – c'était à Pottenstein –, une amie de mes parents passa beaucoup de temps avec nous autres, enfants. Elle avait pris l'habitude de m'appeler «le Penseur»,

probablement parce que je devais la soûler de questions. J'étais constamment en train de lui demander quelque chose, désireux d'en savoir toujours plus. De mon point de vue, je n'ai jamais été un grand penseur. Mais une chose m'a caractérisé tout au long de ma vie : j'ai toujours été un penseur opiniâtre et consciencieux.

On pourrait me définir comme quelqu'un de pondéré, ou peut-être d'introspectif, dans la meilleure tradition socratique. Lorsque j'étais jeune, je prenais souvent le petit déjeuner au lit (ou seulement un café), et je consacrais chaque matin quelques moments à réfléchir au sens de la vie – tout particulièrement au sens que pouvait avoir le jour même, et plus spécialement au sens que ce jour avait pour moi.

Cela me rappelle un épisode survenu au camp de concentration de Theresienstadt. Un professeur de Prague soumit certains de ses collègues au test du Quotient Intellectuel. Or, le mien s'avéra très au-dessus de la moyenne. Cela me rendit profondément triste, parce que je réalisai alors que dans des circonstances différentes, les autres pourraient faire usage de leur intelligence pour réaliser quelque chose. Mais moi, je n'aurais probablement pas cette chance, puisque j'allais mourir là, dans le camp.

À propos d'intelligence, j'ai toujours été amusé de m'apercevoir que d'autres pouvaient concevoir

une idée que j'avais déjà eue depuis longtemps. Mais cela ne m'a jamais vraiment chagriné, parce que j'imaginai à chaque fois tout le mal qu'ils devraient se donner pour publier quelque chose, tandis que pour ma part, sans avoir à me donner la moindre peine, je savais que j'avais fait depuis longtemps ces découvertes auxquelles ils devraient leur notoriété. Je ne crois pas que j'y aurais accordé beaucoup d'importance, si un autre que moi s'était vu décerner le Prix Nobel pour une idée que nous aurions eue tous les deux.

3

Compréhension et émotion

Étant perfectionniste, j'ai tendance à exiger beaucoup de moi-même. Bien entendu, cela ne veut pas dire que je me montre toujours à la hauteur de mes propres exigences. Mais dans la mesure où cela arrive, j'y vois la clef de ma réussite, pour autant que je rencontre quelque succès.

Et quand on me demande comment «j'explique ma réussite», j'ai l'habitude de faire cette réponse : «Tout simplement parce que j'ai pour principe d'accorder la même attention aux plus petites choses qu'aux choses les plus importantes, et d'accomplir les grandes tâches aussi calmement que les plus élémentaires.» Si jamais on me demande de donner mon avis dans un débat, j'y pense d'abord beaucoup et je prends préalablement quelques notes. De la même manière, je prépare toujours soigneusement ce que je vais dire quand je dois m'adresser à un vaste auditoire de plusieurs milliers de personnes. M'appuyant sur mes notes, je